

Witold Konstanty Pietrzak

Le destinataire dans les "Lettres galantes" de Fontenelle

Acta Universitatis Lodzianis. Folia Litteraria Romanica 1, 61-72

2000

Artykuł został opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej bazhum.muzhp.pl, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

Witold Konstanty Pietrzak

Université de Łódź

LE DESTINATEUR DANS
LES *LETTRES GALANTES* DE FONTENELLE

L'œuvre galante, strictement littéraire, de Fontenelle, accomplit une destinée commune aux productions qui ne résistent pas à l'épreuve du temps: après un succès éphémère, elle ne tarde pas à devenir un objet de vitupérations. Parmi les poésies, les pièces de théâtre et les «nouvelles psychologiques», les *Lettres galantes du Chevalier d'Her*** occupent une place particulièrement ingrate: raillées par La Bruyère¹, désapprouvées par Voltaire², mésestimées par Sainte-Beuve³ et écrasées par Emile Faguet⁴, elles ont été jugées sans indulgence par l'Auteur lui-même dans une édition de ses *Œuvres* qu'il supervise vers la fin de sa vie⁵. Aujourd'hui, elles ne semblent pas alimenter la sociocritique, parce qu'elles sont de toute évidence une œuvre de fiction; elles n'ont pas l'air non plus d'inspirer les recherches sur le roman épistolaire, parce que l'écrivain a choisi de présenter un recueil privé de trame conséquemment développée de la première à la dernière page du livre, et qu'il a usé d'un style souvent artificiel pour montrer des scènes tout au moins recherchées: ni l'un ni l'autre n'incitent à la réflexion sur l'art romanesque.

¹ *Les Caractères ou les Mœurs de ce siècle*, Texte établi par R. Garapon, Paris, Garnier Frères, 1962, «De la société et de la conversation», art. 75 (VIII), p. 175–177.

² *Le Temple du Goût*, Edition critique par E. Carcassonne, 2^e éd. Genève-Lille, Droz-Giard, 1953, p. 78–79 et 125.

³ *Les Grands écrivains français. XVIII^e siècle. Philosophes et savants*, t. 1, Paris, Garnier Frères, 1932, p. 5–8.

⁴ *Dix-huitième siècle. Etudes littéraires*, Paris, Boivin et C^{ie}, sans date, p. 40–42.

⁵ Préface à l'édition des *Œuvres* de 1742, dans Fontenelle, *Œuvres complètes*, t. 1, Paris, Fayard, 1990, p. 269–270. Fauté de meilleure, j'utilise cette très mauvaise édition qui en plus de nombreuses coquilles contient aussi une erreur de numérotation de lettres (deux lettres de la première partie portent le numéro 29). Par la suite, les nombres romains entre parenthèses renvoient à la partie, les nombres arabes au numéro logique de la lettre.

Pourtant, dans la *Digression sur les anciens et les modernes*, qui est seulement de cinq ans postérieure à la publication de son œuvre épistolaire maîtresse⁶, Fontenelle envisage la lettre galante comme un genre littéraire caractéristique de l'époque où il vit. «Il y a des espèces nouvelles, écrit-il, comme les lettres galantes, les contes et les opéras, dont chacune nous a fourni un auteur excellent, auxquelles l'antiquité n'a rien à opposer, et qu'apparemment la postérité ne surpassera pas»⁷. Certes, personne ne se laisse duper par l'aspect rhétorique et la visée publicitaire de cette déclaration. Il est néanmoins bien vrai que la lettre de salon se trouve profondément ancrée dans l'histoire des mœurs en France sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV. Outre la gloire incontestée de certains écrivains, comme Balzac ou Voiture, qui ont défini des modèles illustres du genre et auxquels notre auteur fait peut-être allusion, il faut se rappeler aussi la vogue extraordinaire dont la lettre est alors l'objet et qui se traduit entre autres par la publication de nombreux manuels d'art épistolaire⁸. A l'importance du phénomène correspond la variété de formes: lettre mondaine, lettre courtoise, belle-lettre, lettre d'amour, lettre galante⁹ – pour ne citer que celles qui parlent d'amour – autant d'appellations et de genres épistolaires dont il serait difficile de fixer les frontières précises et qui témoignent du vif intérêt pour ce type de production littéraire strictement liée à la vie mondaine du XVII^e siècle.

Tout en suivant la tradition épistolaire de l'époque, les *Lettres galantes* s'en distinguent par le projet qui leur préside: c'est qu'elles sont conçues comme une œuvre d'imagination. Un destinataire de fiction, des événements qui ne se sont produits que dans la tête de l'écrivain, des destinataires qui n'ont jamais existé: tout, ou presque, y est fruit de l'invention. Que ces lettres soient présentées comme vraies¹⁰ – convention de la lettre fa-

⁶ En 1681 Fontenelle publie dans le *Mercure Galant* des lettres séparées, manifestement fictives, mais profondément narrativisées, qui préfigurent le bel-esprit et le goût excessif pour les finesses psychologiques des *Lettres galantes*, par exemple *Histoire de mon cœur* ou *Histoire de mes conquêtes*. Voir Fontenelle, *op. cit.*, p. 19–45. Le jugement sur *La Princesse de Clèves* (*ibidem*, p. 13–17), publié trois ans plus tard dans la même gazette, prend aussi la forme d'une lettre, et permet de se faire une idée de l'importance que le jeune Fontenelle attachait à ce type d'expression.

⁷ *Digression sur les anciens et les modernes*, dans Fontenelle, *Entretiens sur la pluralité des mondes. Digression sur les anciens et les modernes*, ed. by Robert Shackleton, Oxford, 1955, p. 174–175.

⁸ Voir R. Duchêne, *Réalité vécue et art épistolaire. Madame de Sévigné et la lettre d'amour*, Paris, Bordas, «Collection Etudes Supérieures», 1970, p. 93–99.

⁹ Voir S. Skwarczyńska, *Teoria listu [Théorie de la lettre]*, Lwów, Archiwum Towarzystwa Naukowego, 1937, p. 108–109, 323–324. Cf. B. Beugnot, «Style ou styles épistolaires», *R.H.L.F.*, n° 6 (entièrement consacré à «La lettre au XVII^e siècle»), nov.-déc. 1978, p. 941–942.

¹⁰ Dans l'Avant-propos de la première édition des *Lettres du Chevalier d'Her**** en 1683, le «Libraire» prétend les donner au lecteur «telles qu'elles ont été envoyées dans les divers

milière¹¹ et revendication de chaque discours fictionnel –, cela ne change rien à leur statut de lettres fictives qui les rapproche du roman épistolaire et les place à l'opposé de toutes sortes de pièces de circonstance. La période de succès que le livre de Fontenelle connaît auprès des lecteurs contemporains, montre bien sa profonde affinité avec le milieu et le moment qui l'ont produit: le public cultivé saluait avec chaleur cette transposition dans l'univers de la littérature d'une forme pragmatique et étroitement liée à la vie.

Or la fiction confère à l'auteur une liberté presque totale dans le domaine du projet d'écriture et une certaine distance par rapport à la matière littéraire. Voici deux raisons qui situent le texte de Fontenelle en marge des phénomènes épistolaires de l'époque, et nous invitent à l'interroger. Et puisque les *Lettres galantes* sont un exemple de correspondance à voix unique, c'est le destinataire que soumettrons à l'analyse dans notre communication.

Le recueil se présente sous forme d'une collection de brèves lettres, divisées en deux parties et adressées à différents personnages par le Chevalier d'Her**. Les lettres ne sont situées ni dans l'espace ni dans le temps; elles ne contiennent pas d'apostrophe au destinataire, de formule initiale ni de clausule. Du point de vue de la structure formelle, elles ressemblent plutôt à un dialogue. Elles abordent toutes le thème de l'amour, selon des perspectives très variées.

On rédige une lettre, quand on a pour cela une raison, quand on en éprouve le besoin ou quand on veut communiquer quelque chose à une personne précise. Demandons-nous d'abord quels sont les motifs, inscrits au texte, qui expliquent la naissance des lettres galantes.

Sous cet angle, certains écrits se laissent difficilement classer. Un monsieur sollicite une recommandation auprès d'une dame, et c'est une occasion, pour l'Auteur, de jouer double jeu: celui du recommandant et... celui du recommandé (I, 43); une demoiselle, qui vient de se convertir à la religion catholique et d'accepter pour époux un marquis, mérite quelques mots de félicitation sans arrière-pensée (I, 20); Monsieur d'A vient de perdre un parent, et c'est un prétexte pour des condoléances conventionnelles ou... des conjouissances – car le pauvre parent a bien voulu libérer la place auprès de sa femme (II, 31). Autant de cas isolés mais variés. L'Auteur de l'*Histoire des oracles*, imagine

temps que l'Auteur les a écrites. Ceux à qui elles s'adressent, rendront témoignage de cette vérité. Ce sont gens très-connus pour la plupart, et qui ont beaucoup d'estime pour le Cavalier qui a commercé avec eux» (Fontenelle, *Œuvres complètes*, p. 265).

¹¹ Cette convention se répand depuis la publication des *Lettres* de Voiture en 1650 et s'oppose à la tradition humaniste de la lettre littéraire qui n'a pas besoin d'être envoyée à son destinataire. Voir R. Duchêne, *op. cit.*, p. 67-77 et 86-92; voir aussi idem, «Le lecteur des lettres», *R.H.L.F.*, n° 6, 1978, p. 977-990.

diverses circonstances de la vie qu'il met au service d'une casuistique amoureuse tantôt plaisante, tantôt pédante, et qui viennent toujours justifier l'écriture d'une lettre.

On découvre aussi un autre groupe, composé d'exemples dans lesquels l'écrivain semble au premier abord nous introduire au climat de la lettre sentimentale, tellement prisée au siècle suivant. Il s'agit de formules comme: «Il faut que je vous confie mes malheurs, mon cher Marquis» (I, 25). Ou encore: «Il faut, mon cher Monsieur, que je vous ouvre mon cœur» (II, 14). Et à un autre endroit le chevalier s'exclame: «O grilles confidentes et témoins de mes peines!» (II, 9). Mais quand on aborde Fontenelle, on doit se méfier des paroles gratuites car plus d'une fois elles servent à exploiter l'ironie et à déconcerter le lecteur. Le chevalier aimait et il n'aime plus – voici son malheur; le cœur qui s'ouvre est victime de la bile que manifeste une demoiselle et suggère que pour continuer la liaison il faudrait trouver une personne qui saurait... érafer la petite boudeuse. «On dit que l'opération est possible» (II, 14). Ce qui, d'après la déclaration initiale, s'annonce comme une confidence, se met en conflit avec la matière, le ton, la composition de la lettre, car ceux-ci ne diffèrent guère des autres lettres qui s'inscrivent parfaitement bien dans la poétique de l'esprit galant, du bel-esprit. Ne prendre au sérieux aucune de ses émotions, se jouer de ses propres faiblesses ou transports, vrais ou simulés: voici parmi d'autres les règles de la galanterie¹² qui utilise pour cela des formules trompeuses dont le contexte remet en cause le sens. «Vous êtes mon confident, quand je n'ai plus d'amour; tant que j'en ai, aucun mortel n'entre dans ces mystères» (I, 26). Allons-nous croire cet aveu? Qui veut, peut, mais dans d'autres lettres rien n'empêche le chevalier de confier aux lecteurs ses amours qui prospèrent à merveille, et cette contradiction souligne la part du jeu qui entre dans la pose galante.

Le conseil qu'on demande ou que, plus rarement, on cherche à obtenir, est un des motifs souvent allégués par le Chevalier d'Her**. Par exemple, Monsieur d'A reçoit des indications sur les cercles mondains de la Ville pour adhérer à celui qui convient le mieux à son caractère (I, 44). Monsieur d'O hésite entre le mariage d'amour et l'héritage du père. Pour mettre ses sentiments à l'épreuve, on l'exhorte à la raison et à la sagesse (I, 45). Mademoiselle d'Her s'oppose avec entêtement au mariage clandestin. Or celui-ci n'a que des qualités: on peut continuer à jouer dans le monde le rôle de la petite fille vertueuse et puis, en cachette, savourer les délices d'un lit conjugal (II, 42). A un autre endroit, l'épistolier hésite sur le comportement à choisir vis-à-vis d'une femme qu'il aime, et demande à son destinataire de lui envoyer une réponse (I, 36).

¹² Voir R. Duchêne, *Réalité vécue...*, p. 35-37.

Le désir d'apporter l'information qu'une personne a sollicitée est une autre raison fréquente qui motive l'écriture d'une lettre. Comme ailleurs, les thèmes varient ici aussi. Un précepteur du grand monde fait savoir à une mère les progrès de la fille (I, 52); ailleurs, un quidam réclame le résumé d'un livre sur la poésie dramatique en France (II, 28). Monsieur d'A est curieux d'apprendre l'histoire de la rivalité en amour d'une mère et d'une fille: l'une veut se remarier, l'autre craint de perdre sa dot (II, 3). Dans les lettres 37 et 50 de la deuxième partie, le chevalier écrit pour apporter les nouvelles promises ou demandées.

Un cas particulier de la lettre d'information, c'est ce qu'on pourrait appeler lettre à potin, adressée à un homme ou une femme. Elle ne contient aucune intention précise, et si le Chevalier d'Her** oubliait son style direct et son habitude d'instruire les destinataires, on risquerait à juste titre d'avoir quelque doute sur le caractère épistolaire des textes en question. Il s'agit de lettres narratives qui se proposent de raconter en les commentant différentes historiettes du grand monde (I, 54; II, 1, 2, 23).

Mais le plus grand nombre de lettres sont celles qui renferment des mots doux – lettres de séduction. Dans les lettres 15 à 18 de la première partie, toutes adressées à Mademoiselle de I., l'épistolier file d'abord une comparaison entre le lien amoureux et le rapport juridique par lequel il se voit attaché à son débiteur; puis, tout en minaudant, il met en parallèle sa propre condition avec celle de son rival, dont il apprend l'existence. Une Anglaise séjourne à Paris; elle ne connaît que sa langue maternelle. Elle a pris pour amant un compatriote. Et, en nous faisant un clin d'œil, le chevalier de s'indigner contre cette décision. L'Anglais n'entend que ce qu'on lui dit, alors qu'un Français entendrait tout ce que la bouche ne dit pas. «Apprenez un peu de français avec moi» (I, 19), dit-il taquin. Comme leur âge est le secret que les femmes veulent garder «bien inviolablement», l'amant peut tirer profit d'un faux extrait de baptême qui ôte à Mademoiselle de C. deux années de sa vie; mais si elle refuse de lui sacrifier cette période, il n'hésitera pas à divulguer son véritable âge (I, 35). A d'autres endroits, diverses circonstances peuvent donner un prétexte à des raisonnements raffinés qui devraient briser la prétendue insensibilité de l'amante en puissance; par exemple la rivalité supposée entre une mère et sa fille (II, 4), le jeu sur le théorbe (II, 20) ou un cheveu blanc, signe de soucis (II, 32). Une demoiselle s'est blessée en tombant de cheval. Mais le médecin l'a si bien soignée qu'il ne reste aucune trace de la chute. Et le chevalier d'entamer la fleurette que voici: «vous avez une beauté bien opiniâtre, et bien à l'épreuve de toutes sortes d'accidents. Je crois» – ô délire! – «que si vous aviez perdu un œil, il vous en reviendrait à la place un autre aussi beau» (II, 49). La rhétorique galante confine, on le voit, à la dérision, mais manifestement cette recherche du trait original, fût-il absurde, promet au

lovelace quelque espoir au seuil de la conquête amoureuse, entreprise dans une société familiarisée avec les stratégies de séduction et lassée des procédés ordinaires.

Quel que soit le motif qui pousse le Chevalier d'Her** à écrire une lettre, la raison générale, récurrente, celle qui donne naissance à chaque initiative d'écriture, c'est invariablement le désir de conversation¹³. On le remarque tout particulièrement dans les lettres qui donnent l'impression de commencer en plein milieu d'un dialogue, comme si le texte écrit constituait un échange oral de propos entre deux personnes. Parfois cette immédiateté de la réaction par laquelle le destinataire signale sa prise de parole et de position dans le commerce verbal, s'exprime au moyen de formules qui suggèrent que le chevalier vient d'apprendre une nouvelle importante. Cultivée par la société aristocratique, la conversation s'épanouit dans les salons, mais grâce aux lettres elle trouve un prolongement naturel. Au reste, l'épithète «galantes» qui figure dans le titre de l'œuvre de Fontenelle, souligne aussi cet art de savoir se présenter de la façon la plus favorable possible, de faire valoir ses vertus, de susciter l'attention des interlocutrices¹⁴.

L'idée de la lettre composée à l'image d'une conversation se retrouve dans l'avertissement du libraire de la première édition des *Lettres galantes*:

Je ne sais si ces Lettres passeraient aisément pour être d'un Grammairien fort exact dans la Langue; mais on reconnaîtra qu'elles sont d'un homme du monde, qui parle agréablement, et qui écrit comme il parle. On dit que ce doit être là le caractère des Lettres (p. 265).

La vie et le parler naturel sont ainsi posés comme critères de la lettre galante, dont toute la fonction est d'imiter le réel. Que ce parler nous paraisse, aujourd'hui, factice au point d'être insupportable, apparemment, ce n'est pas la faute des lettres ni de Fontenelle, mais bien un trait caractéristique de la société que l'Auteur reproduit dans son œuvre.

Nous passons ainsi au problème suivant, celui du monde présenté: pour qu'il y ait communication, il faut que ce monde soit commun à l'auteur de la lettre et à son destinataire. Fontenelle dépeint effectivement une réalité qu'il connaît et l'adresse à un public qui la connaît aussi. On entend des allusions à quelques événements contemporains, ainsi le tremblement de terre en 1682 (I, 13), la représentation de *Psyché* à l'Opéra, peut-être celle avec la musique de Lully et le livret de Thomas Corneille et Fontenelle lui-même (II, 17), un écho des discussions sur la philosophie cartésienne, qui étaient très vives dans cette moitié du siècle (I, 12), etc. A côté des

¹³ Cf. M. Gérard, «Art épistolaire et art de la conversation: les vertus de la familiarité», *R.H.L.F.*, p. 958-963.

¹⁴ Voir M. Ossowska, *Etos rycerski i jego odmiany [Modèle éthique du chevalier et ses variantes]*, Warszawa, PWN, 1986, p. 104-109.

grands événements dont tout le monde devait avoir entendu parler à l'époque, on rencontre aussi un grand nombre de petits faits quotidiens qui surviennent dans la vie de chaque individu et qui n'importent que pour lui. Un procès au tribunal (I, 2, 15), un accident à la chasse (I, 11; II, 48), un mariage (I, 32, 34; II, 34, 37), une randonnée à la campagne (I, 39), une fête au temps du carnaval (I, 53; II, 21), ou une soirée au théâtre (II, 17, 57) – voici quelques exemples de ces épisodes ordinaires qui pouvaient bien retenir l'attention des personnes concernées.

Emile Faguet disait des *Lettres galantes* que «le fond en est d'une cruelle insignifiance»¹⁵. Or, selon Fontenelle¹⁶ et les témoignages de l'époque, la bagatelle et le potin de salon, exprimés dans une langue légère, vivante et naturelle, constituent le fond de la «lettre mondaine»¹⁷. Par conséquent, en faisant du banal la matière de ses lettres, Fontenelle imite les lettres authentiques. Le quotidien, l'ordinaire, le commun font partie intégrante de la définition d'un art épistolaire ainsi conçu, et l'opinion citée du critique français nous paraît alors tout au moins hâtive.

Ces événements sans éclat, Fontenelle les présente de manière vraisemblable, toutefois il ne les raconte pas toujours pour eux-mêmes. Tantôt il se concentre sur l'enchaînement des faits qui constituent l'intrigue, et c'est alors une lettre narrative que nous lisons. Tantôt il s'intéresse à la réalité qui s'anime au cœur des attitudes humaines, et plus précisément celles qu'occasionne la vie en société et qui en même temps touchent à l'amour: c'est alors une lettre discursive qu'il nous offre. Certes, les deux types que nous venons de distinguer n'existent jamais à l'état pur. Les lettres narratives sont parsemées de commentaires spirituels, tandis que les lettres discursives ont besoin d'un fond événementiel plus ou moins détaillé.

Qu'il raconte ou qu'il instruisse, Fontenelle ne paraît guère perdre de vue le sujet dont il se veut un porte-parole fidèle. Ce sujet, il l'emprunte à la vie des salons, à la société des précieuses de son temps. Faut-il en rappeler les principes? Parler du galant homme qui fréquente la société et s'adapte à ses mœurs? Souligner le formalisme du code culturel qu'il respecte? Dire toute l'importance de l'art de la conversation? Des conquêtes amoureuses et des tours d'esprit? Ou encore insister sur le commerce d'âmes

¹⁵ *Op. cit.*, p. 40.

¹⁶ Dans la lettre 17 de la deuxième partie, l'Auteur accepte de devenir «l'Historien de la vie de Mademoiselle de V.»; et, en précisant les sujets de la lettre galante, il ajoute: «J'y suis assurément plus propre qu'à écrire quelque vie de Héros pleine de batailles, et autres grands événements magnifiques et désagréables. Ici il n'y en aura guère de plus considérables que des promenades, des visites, tout au plus quelque souris, ou quelque regard fin et mystérieux. Mais ne sont ce pas-là les choses qui tiennent la plus importante place dans les archives de Paphos et d'Amathonte?»

¹⁷ Voir S. Skwarczyńska, *op. cit.*, p. 119.

et la mièvrerie des propos qu'on échangeait? Non, tout cela ne semble pas nécessaire. Ajoutons seulement que Fontenelle a su observer avec une lucidité qui surprend, la forme décadente et sclérosée de la préciosité qu'était le bel-esprit. On peut citer, à titre d'exemple, l'image complètement défigurée de l'amour qui possède une étrange vertu créatrice: «Vous pourriez être laide, que je ne m'en apercevrais pas, car je vous aime jusqu'à la folie». La folie, c'est un mot fort à propos. Car dans quelle autre circonstance un homme peut-il déraisonner à ce point?

[...] il vaudrait mieux pour moi que vous ne fussiez belle que par mon imagination, plutôt que de l'être effectivement. Dieu sait avec combien de plaisir vous recevriez un amour qui vous embellirait. Si vous ne m'aimiez pas, je vous rendrais tout d'un coup votre première laideur, en cessant de vous aimer (I, 17).

Cette vision de l'amour où la femme est moins qu'un objet, se conjugue à l'idée obsessionnelle du moi, érigé en absolu. Ici, le Chevalier d'Her** fait la cour à une demoiselle qui lui refuse trop de privauté. Et il menace la pauvre avec un cynisme qui dérouté: «du jour que j'aurai découvert ailleurs plus de mérite, ne comptez plus sur moi» (I, 9). Là, il assume son service militaire à la garnison, et avec une candeur digne de jeune fille il interroge son amante: «A quoi voulez-vous que je passe ici ma vie» (I, 28) sinon à l'amour?

Le désir de mettre en valeur le travail de la conscience et de louer les entraînements illimités de l'imagination a de quoi étonner chez un écrivain qui quelques années plus tard rédige un opuscule sur le *Bonheur*. Il y prétend, en effet, que pour atteindre cet état, il faut s'en tenir aux données du réel et, surtout, fuir les chimères de l'imagination¹⁸. Comment concilier ces deux visages de Fontenelle?

L'école du monde à laquelle l'Auteur nous invite dans ses *Lettres*, enseigne à «mentir selon la coutume de la vraie galanterie» (II, 53). Fontenelle semble bien comprendre cette contradiction qui existe au sein du bel-esprit. Il ne se contente pas d'observer passivement la société où il vit et dont les lecteurs attendent une reproduction. Plus d'une fois, derrière la désinvolture et l'aplomb qui risquent d'irriter un amateur de formes moins boursoufflées, se dessine la silhouette d'un individu capable d'exprimer ses opinions critiques.

Sur le mariage Fontenelle n'a point d'illusion. «Froid et tranquille» (II, 34), le mariage représente pour lui la négation de tous les agréments de la vie en société. Paradoxalement, il apporte une liberté entière, mais celle-ci supprime le secret, le jeu et le mouvement. En proie au devoir et

¹⁸ Voir R. Mauzi, *L'idée du bonheur au XVIII^e siècle*, Paris, Armand Colin, 1969, p. 222-227.

à la routine, les conjoints s'exposent inévitablement à ne plus connaître que «la langueur, l'ennui et les bâillements réciproques» (II, 42). Aussi, le mariage est-il essentiellement, sinon exclusivement, un contrat de fortunes. «On se lasse d'être héros, on ne se lasse point d'être riche» (I, 45).

Parmi les mots d'esprit et les commentaires parfois prolixes, on rencontre également des remarques sur l'amour qui par leur teneur psychologique échappent au badinage et à la galanterie. Dans la phrase: «L'art des conversations amoureuses est qu'elles ne soient pas toujours amoureuses» (I, 23), on retrouve sans doute l'écho de l'idée de camouflage chère à l'esprit galant¹⁹; mais on peut y voir aussi le reflet d'une certaine sagesse en matière d'amour, la monotonie thématique du dialogue sentimental risquant d'exposer l'Eros à l'érosion. Car il est impossible, à la longue, de ne pas tomber «dans une infinité de redites, et les redites ont un droit d'ennuyer qu'elles ne perdent jamais» (I, 23). Dans un couple d'amants, la fidélité «ne suffit pas, [...] elle a besoin d'être assaisonnée» (I, 23). Cela peut être vrai quand on songe à la nature humaine; cela devient un impératif quand on songe à la société contemporaine aux *Lettres galantes*. Un homme souffre-t-il de la fièvre:

Etes-vous fou? dit Fontenelle. Où avez-vous trouvé qu'il faille tomber malade, parce qu'on est abandonné d'une femme? Cela est-il de ce siècle-ci? Vous deviez naître trois ou quatre mille ans plutôt que vous n'avez fait, avec les talents de fidélité et de constance que vous possédez (I, 42).

«Les nuits appartiennent à l'amour» (I, 30), dit-il aussi, à propos d'une demoiselle qui en dormant prononce le nom de son ami et court ainsi le risque de compromission. L'Auteur joue donc avec humour sur le sens ordinaire, attendu par le lecteur de cette formule, et son sens explicite, précisé dès le début de la lettre; la fausseté des manières mondaines se trouve ainsi démasquée par la vérité qui se révèle dans le sommeil.

Mais les observations les plus intéressantes concernent l'essence même de l'amour. Fatigué par les artifices des rapports galants, le Chevalier d'Her** manifeste ci et là une certaine soif du naturel. Ainsi défend-il une grisette dont la simplicité n'exclut pas la faculté d'éprouver des sentiments sincères. Ailleurs, dans une suite de textes qui traverse toute la seconde partie des *Lettres*, il retrace l'histoire de ses vaines démarches auprès de Mademoiselle de V. Ayant reçu une éducation religieuse, la fille s'apprête à entrer dans le grand monde et inspire au chevalier des sentiments ardents. Ce dernier, chargé de lui enseigner les manières, s'étonne après un aveu: «Rien que de vrai en amour! Cela n'est presque pas concevable» (II, 53). Et la sincérité de cette pensée tient au fait qu'elle remet en cause les leçons

¹⁹ Voir R. Duchêne, *Réalité vécue...*, p. 53-54.

de mondanité. Le Chevalier du B. éprouve une passion aveugle pour Madame de M. que l'auteur semble approuver *a priori*: «Rien n'est plus louable que ce mépris des beautés sensibles et matérielles, et ce goût vif pour les beautés spirituelles et invisibles» (II, 11). Mais, en juge réaliste des relations entre les deux sexes, Fontenelle ne croit pas à l'amour désintéressé et romantique; parce qu'il a observé la vie avec lucidité, il s'empresse d'instruire l'amant idéaliste: «Prenez les maximes qu'elle a sur l'amour, et vous n'aurez bientôt plus d'amour, pour elle» (II, 11). Fontenelle connaît bien la différence entre fascination et amour. De nature, la première est sujette à la disparition. Selon l'écrivain, l'homme a généralement le choix entre le «parti héroïque, qui est de préférer la belle tendresse à tout; et le parti bourgeois» (I, 45) qui est de préférer l'argent. En s'adressant à son cousin amoureux, l'épistolier affirme: «Vous avez sans doute beaucoup plus d'inclination à faire le héros; mais la difficulté n'est pas de l'être à présent, c'est de l'être à l'avenir» (I, 45). Fontenelle s'interroge aussi sur le destin de toutes les passions, condamnées au néant: «ce qui rend l'amour de si peu de durée, c'est qu'on le pousse toujours au-delà du naturel» (II, 54). Ignare en matière de la rhétorique spirituelle, Mademoiselle de V. ne manque pas de naturel. Quand elle écoute avec pudeur des paroles hardies, «je suis amoureux, dit l'Auteur, de la honte qu'elle en a» (II, 6).

La réflexion psychologique sur l'amour s'inscrit ainsi dans le contexte précis des coutumes de l'époque; elle oscille entre le désir contenu, refoulé, d'un amour authentique et la nécessité de se plier aux exigences du milieu social qui malheureusement a toujours le dessus. On constate donc que, face à la société qu'il dépeint, le Chevalier d'Her** joue le rôle d'un porte-parole fidèle mais non pas servile.

Fontenelle écrit des lettres qui peuvent agacer. Mais en vertu de leur statut de fiction, il se crée une distance entre l'auteur et le monde présenté, renforcée d'ailleurs par une attitude critique vis-à-vis de la préciosité décadente. Peut-on pour autant considérer les *Lettres galantes* comme une tentative de parodie? Il ne le semble pas. Fontenelle tient avant tout à plaire au public en lui proposant une œuvre littéraire qui se nourrit de réalité et exploite une convention à la mode. Il apparaît dans cette œuvre comme un chroniqueur des menus faits possibles. On peut voir dans ses *Lettres* un document fictif dont le mimétisme intervient à plusieurs niveaux. Du point de vue de la forme, elles imitent la correspondance réelle que pouvait entretenir un galant homme à l'époque de Louis XIV (différents motifs de l'écriture, différents destinataires, absence de fil narratif conducteur,

variété thématique). Du point de vue du monde présenté, elles nous offrent une tranche de vie qui peut enrichir l'histoire des mœurs au XVII^e siècle. Du point de vue psychologique, elles contribuent à approfondir notre savoir sur la mentalité d'un mondain, ainsi que sur les convictions et la sensibilité du jeune Fontenelle. A ces aspects que nous venons d'examiner, il convient d'ajouter encore l'originalité du projet artistique: n'oublions pas que les *Lettres* représentent un essai de création chez un écrivain débutant, désireux d'annexer à la prose de fiction la lettre telle qu'on la pratiquait dans les milieux mondains.

Il est vrai, d'autre part, que, dans cette œuvre, l'ironie côtoie souvent la dérision, et la finesse de l'humour, escamotée par une invention grotesque et fade, s'évanouit avec la culture qui se piquait d'esprit. En conséquence, ce n'est pas tant la langue ampoulée des lettres qui nous lasse aujourd'hui, mais le peu de naturel chez leur auteur. Les *Lettres galantes* apparaissent notamment comme le témoignage d'un homme désabusé qui conserve l'idée d'un sentiment pur, mais qui avant tout est membre d'une société. Pour s'y intégrer sinon pour s'y imposer, il doit en accepter les conventions, quitte à réduire l'amour au rôle d'un instrument qui fasse briller ses qualités de conquérant efficace. D'où l'importance d'un imaginaire sophistiqué, accordant au moi du destinataire les moyens de devenir un homme du monde qui tient à souligner sa supériorité intellectuelle sur les autres par son indifférence voulue aux émotions et sa connaissance de la vie. Plutôt que de considérer que les *Lettres galantes* de Fontenelle sont une excroissance méprisable de la littérature précieuse, il convient alors de les envisager comme un document réaliste, un reflet d'une société en décadence. Car il n'est pas légitime de faire peser sur l'œuvre les excès d'une époque.

Witold Konstanty Pietrzak

NADAWCA W *LETTRES GALANTES* FONTENELLE'A

W roku 1683, na marginesie bogatej tradycji epistolarnej, obfitującej w antologię i listowniki, ukazał się jako dzieło fikcyjne zbiór listów salonowych Fontenelle'a i natychmiast osiągnął u współczesnych ogromne powodzenie. Autor pracy analizuje wyznaczniki tych listów z punktu widzenia ich nadawcy, Kawalera d'Her**. I tak powód, który nakłania Kawalera do podjęcia korespondencji, zostaje zazwyczaj jednoznacznie sformułowany. Świat przedstawiony, wspólny dla nadawcy i odbiorcy, to społeczność francuskich salonów drugiej połowy XVII stulecia, w których panują codzienne, błahe sprawy, intrygi miłosne, banalne spory i konflikty. Według autora Fontenelle, wypowiadając szereg konwencjonalnych, czasami oryginalnych opinii na

temat miłości, głównego tematu listów salonowych stara się przede wszystkim ukazać konformistę, który postawił na sukces w społeczeństwie. Dlatego Kawaler tak często posługuje się nienaturalnymi, wyszukanymi obrazami, wypukła znaczenie i wyższość swojego ja, obsesyjnie podkreśla swoją obojętność na wzruszenia. Autor dochodzi do wniosku, że *Lettres galantes* Fontenelle'a należy rozpatrywać jako realistyczne świadectwo schyłkowego okresu *préciosité*, który faworyzował zmanierowanie i afektację i którego Kawaler d'Her** jest nie wzbudzającym sympatii ucieleśnieniem.